

Extrait d'une lettre de M. de Ventavon, missionnaire à Péking, en date du 25 novembre 1784.

Vous apprendrez sans doute avec consolation la conversion d'une personne dont Dieu se servira peut-être pour éclairer des lumières de l'Evangile un Royaume où on ne sache pas qu'aucun missionnaire ait jamais pénétré ; c'est la Corée presque située à l'orient de la Chine. Le Roi de cette contrée envoie tous les ans des Ambassadeurs à l'Empereur de la Chine dont il se re garde comme vassal. Il n'y perd rien : car s'il fait des présens considérables à l'Empereur, l'Empereur lui en fait de plus considérables encore. Ces Ambassadeurs Coréens vinrent, il y a près d'un an, eux et leur suite, visiter notre église ; nous leur donnâmes des livres de Religion. Le fils d'un de ces Seigneurs âgé de 27 ans et très bon lettré les lut avec avidité ; il y vit la vérité, et la grâce agissant sur son cœur, il résolut d'embrasser la Religion, après s'en être instruit à fond. Avant de l'admettre au baptême, nous lui fimes plusieurs questions auxquelles il satisfit parfaitement : nous lui demandâmes, entre autres choses, ce qu'il étoit résolu de faire, dans le cas où le Roi désapprouveroit sa démarche, et voudroit le forcer à renoncer à sa foi : il répondit, sans hésiter, qu'il souffriroit tous les tourmens et la mort plutôt que d'abandonner une Religion dont il avoit clairement connu la vérité. Nous ne manquâmes pas de l'avertir que la pureté de la Loi Evangélique ne souffroit point la pluralité des femmes : il répliqua : je n'ai que mon épouse légitime, et je n'en aurai jamais d'autres. Enfin avant son départ pour retourner en Corée, il fut admis, du consentement de son père, au Baptême que Mr. de Grammont lui administra. Il reçut le nom de Pierre ; son nom de famille est Ly : on le dit allié de la Maison Royalè. Il déclara qu'à son retour il vouloit renoncer aux grandeurs humaines, et se retirer avec sa famille dans une campagne, pour vaquer uniquement à son salut. Il promit de nous donner de ses nouvelles chaque année. Les Ambassadeurs promirent aussi de proposer à leur Souverain d'appeller des Européens dans ses Etats. De Péking jusqu'à la capitale de Corée, le chemin de terre est d'environ trois mois. Au reste, nous ne pouvons nous entretenir que par écrit avec les Coréens. Leurs caractères et les caractères chinois sont les mêmes quant à la figure et à la signification ; s'il y a quelque différence, elle est légère ; mais leur prononciation est tout-à-fait différente. Les Coréens mettoient par écrit ce qu'ils vouloient dire : en voyant les caractères, nous en comprenions le sens, et ils comprenoient aussi tout de suite le sens de ceux que nous leur écrivions en réponse.

Le fils aîné de l'empereur de Chine paroît tout-à-fait bien disposé en faveur des Européens, qu'il estime. Il est dans la quarante unième année de son âge, et gouverne l'empire lorsque l'empereur est absent de la capitale (il en est souvent absent trois ou quatre mois). Les Chinois pensent assez généralement qu'il est destiné par son père à lui succéder ; mais c'est là un secret qu'il seroit dangereux de vouloir sonder, et dont on ne doit parler qu'à l'oreille. Le mois passé, ce prince est venu, avec tout son train, dans notre maison ; il a visité l'église, a voulu voir les ornemens sacerdotaux, la congrégation du Saint-Sacrement, l'observatoire, enfin, les chambres de quelques particuliers. Il s'en est allé fort satisfait. S'il est un jour maître, nous espérons qu'il sera favorable à la religion, sur laquelle il a fait, à différentes fois, bien des questions.

Dans plusieurs provinces de Chine, il y a un grand nombre de mahométans ; ils se sont révoltés, dans celle de Kan-siu, le printemps dernier, au nombre de cent mille. D'abord ils ont pris quelques villes, et battu les soldats du pays, mal aguerris. A la première nouvelle, l'empereur a fait marcher contre eux, avec diligence, ses troupes, tant tartares que chinoises et autres ; les mahométans, resserrés de toutes parts, dans des lieux arides, forcés, par la soif,

d'en venir aux mains, ont été, dans deux ou trois combats, entièrement défaits, eux, leurs familles et leurs adhérens : à la réserve de ceux qui n'avoient pas atteint l'âge de quinze ans, tous ont péri par le fer des vainqueurs. Cependant on laisse tranquilles les mahométans qui n'ont pas remué. Tout est aujourd'hui en paix, et l'on se prépare à célébrer, avec magnificence, la cinquantième année du règne de Kien-long, qui, à l'âge de soixante-quatorze ans, gouverne encore ses Etats avec la même force et la même application que dans un âge moins avancé. Il doit, à cette occasion, donner un repas solennel aux gens distingués qui ont atteint soixante ans. Les Européens missionnaires parvenus à cet âge y assisteront aussi. Ce repas sera suivi de présens que l'empereur fera distribuer à tous les convives.

La cour de Russie est en correspondance avec celle de Chine. Ce sont les missionnaires qui traduisent les lettres du sénat de Pétersbourg, et qui mettent en latin celles de l'empereur. Les Moscovites ont à Péking une église et quelques chrétiens de leur rit. Elle est desservie par un archimandrite et trois ou quatre moines, auxquels on joint cinq ou six jeunes gens pour apprendre ici les langues tartare et chinoise. On les relève de dix en dix ans. Au reste, ils reçoivent assez rarement des nouvelles de la Moscovie européenne, à cause de la distance des lieux. De Pétersbourg à Péking, il faut près d'un an pour faire le voyage par terre, et je pense que les froids et les autres incommodités qu'on essuie dans cette route, sont plus insupportables que les chaleurs de la ligne. Nous vivons fort bien ici avec MM. les Moscovites ; cependant nous sommes obligés d'user, à l'extérieur, de réserves, pour ne pas donner ombrage à la cour de Péking, qui, par des craintes politiques, plus que pour toute autre raison, met des obstacles aux progrès du christianisme. Comme la religion chrétienne n'est autorisée en Chine par aucun édit de l'empereur, les néophytes, dans les provinces, sont recherchés de temps en temps ; l'avidité des mandarins, et la malice des infidèles, y donnent souvent lieu ; mais c'est plus souvent le prétexte des perquisitions qu'on fait de certaines sectes prohibées, et qu'on sait, par expérience, être portées à la révolte. Quand les mandarins des lieux où la persécution est allumée ont des relations à Péking, les missionnaires de cette ville, par le moyen de leurs connoissances, trouvent le moyen de les apaiser sans bruit ; et quelques-unes ont été ainsi apaisées cette année. Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail.

Je vous dirai seulement quelque chose de la plus considérable, qui a été dans la province de Chan-si, dans le district de Lou-gan, ville du premier ordre. Elle a eu son principe dans la méchanceié d'une belle-mère infidèle, qui vouloit absolument forcer sa bru chrétienne à des actes de superstition. Ne pouvant en venir à bout par les plus mauvais traitemens, elle la déféra, comme chrétienne, au mandarin inférieur. La bru fut arrêtée, elle et ses parens ; ensuite nombre d'autres chrétiens, non-seulement de la ville où l'affaire avoit commencé, mais de la ville et du district de Lou-gan, où le mandarin supérieur en prit connoissance. Ce dernier sévit contre les chrétiens d'une manière barbare. Il voulut les forcer à fouler aux pieds le crucifix, qu'il fit briser. Il y en eut qui eurent la lâcheté d'apostasier ; les autres tinrent ferme, et la pieuse belle-fille en particulier. Aussi furent-ils détenus en prison, et chargés de fers. Le mandarin alla plus loin ; il fit afficher, dans cinq à six villes de sa dépendance, qu'on eût à lui livrer tous les chrétiens. Quelques-uns voulurent lui représenter qu'à Péking on les toléroit, et que Européens y avoient des églises ouvertes, où l'ou pouvoit aller librement. Il répondit, avec un air de mépris, qu'il savoit tout cela ; mais qu'il savoit aussi qu'il n'étoit point permis aux Européens de prêcher leur religion dans les provinces. Plusieurs chrétiens, justement alarmés, coururent à Péking donner avis de tout aux missionnaires. En recherchant qui étoit le mandarin ou gouverneur de la ville de Lou-gan, et d'où il étoit, il se trouva précisément que, sous deux jours, le neveu d'un des mandarins généraux de la province de Chan-si devoit partir pour cette province. Il étoit à deux journées de Péking : on lui envoya sur-le-champ quelques petites curiosités d'Europe, le priant instamment de parler à son oncle en faveur des chrétiens persécutés : il le promit, et tint

parole. A peine arrivé, il parla à son oncle. Celui-ci, à sa demande, fit écrire au mandarin de Lou-gan, pour lui reprocher les rigueurs qu'il avoit exercées. Ce dernier répondit fort modestement, et promit d'élargir au plutôt les prisonniers. Il n'en eut ni le mérite, ni la gloire. Presqu'aussitôt accusé, je ne sais de quelle faute, il fut cassé par l'empereur, et dépouillé de ses emplois. Les chrétiens apostats, pour réparer leur crime, eurent le courage de présenter au mandarin, commis pour régir par interim, une requête dans laquelle ils se déclaroient repentans de leur apostasie, et faisoient leur profession de foi. Le mandarin dit d'abord, que, pour répondre à leur requête, et terminer l'affaire, il falloit attendre l'arrivée du mandarin en titre. Mais quelque temps après, soit de son propre mouvement, soit à l'occasion de quelque recommandation, il dit qu'il ne vouloit plus se mêler de ces sortes d'affaires, et renvoya tous les prisonniers. Quant à la belle-fille, dont le mari étoit aussi infidèle, elle retourna à la maison paternelle. Je ne dois pas vous laisser ignorer son nom ; elle s'appelle Marthe Ma.

Voilà à peu près, Monsieur, tout ce que j'ai d'intéressant à vous marquer. Je vous prie de communiquer ma lettre à tous vos Messieurs, auxquels je renouvelle ma protestation du plus sincère attachement et de la plus vive reconnaissance.

Avec ces sentimens, j'ai l'honneur d'être, en union de vos saints sacrifices, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé, Ventavon, missionnaire apostolique.

Péking, le 25 novembre 1784.